

Nomination ou étiquetage ? Nom propre et référence dans *No Thoroughfare* de Charles Dickens et Wilkie Collins

Samia Ounoughi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/esa/1177>

DOI : 10.4000/esa.1177

ISSN : 2650-2623

Éditeur

Société de stylistique anglaise

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2013

Pagination : 39-49

ISSN : 2116-1747

Référence électronique

Samia Ounoughi, « Nomination ou étiquetage ? Nom propre et référence dans *No Thoroughfare* de Charles Dickens et Wilkie Collins », *Études de stylistique anglaise* [En ligne], 6 | 2013, mis en ligne le 19 février 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/esa/1177> ; DOI : 10.4000/esa.1177

NOMINATION OU ÉTIQUETAGE ? NOM PROPRE ET RÉFÉRENCE DANS *NO THOROUGHFARE* DE CHARLES DICKENS ET WILKIE COLLINS

Samia Ounoughi

*Université Pierre Mendès France – Grenoble
AMU-LERMA: EA 853*

Abstract: In *No Thoroughfare* by Charles Dickens and Wilkie Collins (1870), the main plot is starts on the “main character’s” learning that he both is and is not Walter Wilding. The two authors thus take us to the limits of naming, reminding us of the complexity of its process while they display various deviances of the naming process. Two characters are involved and their endurance in the narrative they consider the complex relations between proper noun and referent. Through two modes of character framing, Wilkie Collins and Charles Dickens illustrate and take part in the logico-linguists’ long existing debate on this issue.

Keywords: Collins, Dickens, character framing, logico-linguistics, proper name, proper noun, reference, referent

Introduction

Wilkie Collins et Charles Dickens construisent leurs personnages de manière opposée. On a souvent taxé les personnages du premier de « mere puppets » car Collins a le souci de la productivité. Par ailleurs, ce que l’on pourrait appeler sa poétique économique (répondant aux critères de la nouvelle) donne la priorité à l’intrigue sur les personnages qui ne sont là que pour véhiculer cette intrigue. Le nom de ses personnages n’est bien souvent alors qu’une étiquette. Pour Dickens, en revanche, raconter une histoire revient avant

tout à raconter l'histoire d'un personnage d'où la nécessité d'élaborer un tissage référentiel serré autour de celui-ci. La contribution de ces deux plumes à l'écriture de *No Thoroughfare* produit un contraste subtil entre un personnage schématique et un personnage au tissage référentiel plus élaboré. Par erreur ils ont en commun leur nom propre : 'Walter Wilding'.

No Thoroughfare (1867) affiche d'emblée sa portée métalinguistique ; il se présente comme un atelier de création ou de re-création linguistique du personnage. A l'aide de références logico-linguistiques, nous tenterons de montrer en quoi ce texte illustre le débat ancien sur les liens entre nom propre, référence et référent et surtout comment il y participe de manière très moderne.

Pour provoquer le déséquilibre qui catalyse l'intrigue, les auteurs commencent par séparer l'acte de nomination des coutumes qui y sont rattachées et changent ainsi la nature du nom propre. Nous analyserons dans une première partie ce processus de nomination comme une déviance proposée par Dickens et Collins. C'est à partir de cette nomination revue par les auteurs que les personnages principaux Walter Wilding et George Vendale vont devoir réfléchir à la question de la référence du nom propre pour savoir s'ils peuvent ou non poursuivre leur aventure comme référent du nom propre et donc comme personnage de l'intrigue. Ceci fera l'objet de la deuxième partie.

Rappelons brièvement l'intrigue de ce texte peu connu. *No Thoroughfare* commence à la porte d'un orphelinat de Londres où une jeune femme vient d'abandonner son fils âgé de quelques jours. Elle supplie une employée de l'orphelinat de lui révéler le nom qui a été donné à son enfant et apprend qu'il a été appelé Walter Wilding. L'employée en question se marie quelques semaines plus tard et quitte donc l'orphelinat. Douze ans plus tard, la mère revient à l'orphelinat et convainc une autre employée de lui désigner l'enfant appelé 'Walter Wilding'. C'est ainsi que la femme adopte Walter Wilding pensant avoir recueilli son fils. Elle l'élève pendant dix-huit ans, lui fait apprendre le métier de caviste et acquiert pour lui une boutique qu'elle appelle 'Wilding & Co.'. A la mort de sa mère, le jeune Wilding âgé de 25 ans recrute son ancien camarade apprenti George Vendale comme associé. Wilding recrute également une gouvernante, Sally, ancienne employée de l'orphelinat. Il lui raconte l'histoire de son abandon et de son adoption, mais en voyant le portrait de la mère, Sally comprend la terrible méprise dont Walter a fait l'objet. Le fils abandonné a été adopté et emmené en Suisse quelques semaines après son arrivée. Un autre nourrisson abandonné quelques jours plus tard a été nommé Walter Wilding à sa place. De fait, c'est ce deuxième enfant que la mère a adopté douze ans plus tard. En entendant ce récit, Walter Wilding s'écroule ; il se sent dépourvu de sa propre existence. Il se met à la recherche du premier Walter Wilding, en vain. Étant déjà dans un état de santé altéré, il meurt

quelques temps plus tard. George Vendale devient propriétaire de cette affaire et en enquêtant sur un détournement d'argent, il découvre qu'il est en fait le fils abandonné. Il devient alors doublement héritier de toute cette fortune, mais garde son nom d'adoption « George Vendale » et poursuit sereinement son existence.

Déviances dans l'acte de nommer

Collins et Dickens nous invitent aux limites du nom propre ; c'est justement le positionnement des personnages principaux dans cette zone limite qui produit l'effet sensationnel de l'intrigue. *No Thoroughfare* remet d'abord en question l'acte de nommer en tant que tel dont nous citons ici une définition :

Transitivement, c'est l'acte de conférer un nom, de « baptiser » [...]. Cet acte, qui est de portée performative s'effectue selon des règles. Il n'est réussi ou acquis que si les conventions sont respectées : qui a autorité pour donner le nom ? Quel type de nom est conforme à la coutume ? » (Armengaud 2008-2009, 209).

Françoise Armengaud suggère ici la possibilité que cet acte de nommer soit un échec. C'est très exactement ce qui se passe dans le texte de Dickens et Collins dès lors que sur le plan délocutoire, le nom propre « Walter Wilding » cesse de désigner l'enfant que la femme a abandonné. Cette déviance sur le plan linguistique se double d'un écart anthropologique. Le nom propre « Walter Wilding » semble conforme à la coutume si l'on entend par là qu'il est identifiable comme le nom propre d'un enfant anglais. En revanche, il l'est beaucoup moins parce que de coutume, l'enfant reçoit son nom de ses parents. Avec l'abandon de l'enfant, il y a un transfert d'autorité et il revient à l'institution de nommer l'enfant, c'est-à-dire, non à une personne physique, mais à un collège de personnes anonymes. La source du nom devient donc plus floue lorsqu'elle n'est pas d'autorité familiale.

En outre, au sein de l'orphelinat, l'acte de nommer change de nature ; il se résume à un simple étiquetage. Une liste de noms propres est à la disposition du personnel qui choisit un nom vacant pour l'attribuer à un orphelin. Dans le cas de Walter Wilding, la déviance par rapport à cette coutume de l'orphelinat est aggravée dès lors que le nom est choisi dans le registre de l'orphelinat :

'There was a question that day about naming an infant—a boy—who had just been received. We generally named them out of the Directory. On this occasion, one of the gentlemen who managed the Hospital happened to be looking over the Register. He noticed the name of the baby who had been adopted ('Walter Wilding') was scratched out—for the reason, of course, that the child had been removed for good from our care. 'Here's a name to let,' he said. 'Give it to the new foundling who has been received to-day.' The name was given and the child was christened. You, sir, were that child.' (22-3).

L'attribution successive d'un même nom à des enfants d'une même demeure redéfinit l'acte de nomination et rapproche « Walter Wilding » d'un nom commun, ce qui est souligné par l'emploi de la locution 'to let'. La nomination ne lie désormais pas l'enfant à un autre sujet qui le « baptise » ; elle le raccroche à un vide. Le nom apparaît sur le registre de l'orphelinat avant même que l'orphelinat ne recueille l'enfant, ce qui ôte à l'acte de nommer toute intention d'exclusivité. L'on donne un enfant à un nom plus que l'on n'attribue un nom à un enfant. Tel qu'il est redéfini, « Walter Wilding » ne pose en rien les bases pour la construction de l'identité puisque cet acte de nomination ignore la notion même de sujet. « Walter Wilding » est seulement un signe distinctif, une étiquette, qui permet de ne pas confondre un nourrisson avec un autre comme cela arrive dans *Picking up Waifs at Sea* de Wilkie Collins¹. Il est un nom commun synonyme de « foundling » et il a moins de valeur identificatoire qu'un matricule, celui-ci étant au moins à usage unique.

Ajoutons le caractère transitoire ou non acquis de ce nom propre qui contribue aussi à en changer la nature, puisque lorsqu'un parent adopte un enfant, il peut lui donner son nom de famille et ainsi l'insérer dans une histoire et lui donner de nouveaux repères. Nous y reviendrons.

Le nom propre est également dénaturé par l'acte de nommer qui devrait engendrer un lien par la reconnaissance. Ainsi, « le nom apparaît comme le garant intersubjectif de la reconnaissance de l'être, de l'unicité, de l'essentialité et de la position de chaque sujet par tous les autres. » (Armengaud 2008-2009, 210). Dans *No Thoroughfare* le nom propre est le signe d'une rupture, la nomination visant à sectionner définitivement le lien entre l'enfant et sa famille biologique à laquelle il est interdit de révéler ce nom. Paradoxalement, le nom propre par lequel le référent est reconnu du public est d'abord un secret.

Après l'acte de nommer, la déviance se prolonge donc dans la transmission de l'usage du nom propre qui induit ici la rupture délocutoire entre le sujet référent et le nom propre qui le désigne. Dickens et Collins imposent de nouveaux critères à ce nom propre car l'une des employées de l'orphelinat va divulguer le secret à la mère :

'When I told the poor lady, whose portrait you have got there, the name by which her infant was christened in the Foundling, I allowed myself to forget my duty, and dreadful consequences, I am afraid, have followed from it.' (21).

¹ Notons que dans cette nouvelle, l'enfant est attribué à un couple de parents selon un critère physique (la largeur de ses hanches) ce qui n'est pas non plus satisfaisant.

La jeune femme croit donc avoir gardé le lien avec son enfant. Pourtant, le nom propre va se révéler insuffisant dans son usage délocutoire :

La solidarité des registres allocutif et délocutif de la langue est fonctionnelle : la signification communiquée doit satisfaire simultanément à des conditions de succès, dont la sanction est la recevabilité par l'allocutaire de la forme de l'expression, et aussi des conditions de vérité. De ce point de vue, les interlocuteurs doivent se mettre d'accord aussi bien sur le sens à donner à leurs énonciations que sur leur référence possible. (Jacques 1979, 103).

La mère fait une équation trop simple entre nom propre et référent croyant retrouver son enfant à partir du nom « Walter Wilding ». En outre, elle présume que le lien entre « Walter Wilding » et son enfant naturel est entendu de la même manière par l'employée de l'orphelinat. La mère abuse de la logique descriptive millienne ; elle s'appuie sur trois indices pour adopter « Walter Wilding » : le sexe, l'âge et, le lieu où elle a abandonné son enfant. Or, pour que fonctionne la logique descriptive que l'on retrouve chez Mill et plus tard chez Russell², ces éléments de description ne suffisent pas. Le tissage référentiel est ici beaucoup trop leste et trop ancien pour faire le lien à coup sûr entre le référent initial et le nom propre. Le lien entre nom propre et référence se définit donc (en partie tout au moins) en termes de quantité d'informations reliant le référent et le nom propre.

Une fois l'enfant remis à cette femme, le processus de nomination se poursuit avec de nouvelles contraintes. La mère adoptive ne rend pas le nom « Walter Wilding » à l'orphelinat pour donner à cet enfant son nom de famille. En revanche elle va élaborer un tissage référentiel autour de ce nom pour le lier exclusivement et indéfectiblement à l'enfant qu'elle a adopté.

La nomination est l'acte d'insertion et de promotion par où l'individu réel entre dans l'ordre du symbolique, dont l'emprise paraît parfois telle que l'on est tenté de dire que ce n'est pas l'individu qui porte le nom, mais le nom qui porte l'individu. Perspective que recoupe la logique de la référence. (Armengaud 2008-2009, 210).

D'une part, la mère inscrit l'enfant dans son discours en lui racontant son histoire (une histoire qu'il n'a de cesse de rapporter, ce que nous verrons dans la partie suivante). D'autre part, elle l'inscrit dans la société en lui achetant du tissu référentiel. Elle s'assure qu'il reçoive un savoir-faire et elle lui achète une

² Pour Mill comme pour Russell, le nom propre a pour référent une description exacte laquelle n'est autre que le référent du nom propre lui-même. Ainsi Mill pose l'individu comme le référent unique et entier du nom propre qui le désigne. Le sens du nom propre est donc son référent. Plus tard, Russell sera le premier à parler de description concernant les noms. Parmi eux, il assimile les noms propres aux adjectifs démonstratifs. Il définit le nom propre comme « *logically proper* », la description la plus parfaite du nom propre étant son référent.

demeure / entreprise sur laquelle elle fait inscrire « Wilding & Co. » Voici ce que Wilding rapporte pour la énième fois à son notaire :

‘For seven happy years, Mr Bintrey,’ pursued Wilding, still with the same innocent catching in his breath, and the same unabashed tears, ‘did my excellent mother article me to my predecessors in this business, Pebbleson Nephew. Her affectionate forethought likewise apprenticed me to the Vintners’ Company, and made me in time a free Vintner, and—and—everything else that the best of mothers could desire. When I came of age, she bestowed her inherited share in this business upon me; it was her money that afterwards bought out Pebbleson Nephew, and painted in Wilding and Co.’ (10)

En rachetant toute la société, la mère en efface le nom et offre un espace exclusif à « Walter Wilding ». En désignant ce que le jeune homme possède, ce nom inscrit son référent dans la société. Marqué sur la façade de la cave à vins, « Wilding » signale que son référent est propriétaire, qu’il a un savoir-faire, de l’argent, des partenaires commerciaux, des employés, une réputation... Tous ces éléments contribuent à tisser les rapports entre le jeune homme et le reste du monde, et ce d’autant plus que « Wilding & Co. » est un commerce, donc un pôle d’échanges et de négociations avec les autres. Notons cependant que la mère est le sujet grammatical actif de tout ce qui arrive à ce jeune homme. C’est elle seule qui lui fabrique un tissage référentiel auquel elle associe le nom « Walter Wilding » qu’elle peut enfin rendre public. « Walter Wilding » étant le seul lien qui reste entre la mère et l’enfant qu’elle a abandonné, ce nom propre prend une proportion supérieure à son référent.

Nom propre et référence : confrontation de deux écoles de linguistes

Nom propre et référence selon Walter Wilding

L’interprétation du nom propre par la mère est à présent une question réglée puisqu’elle simplifie l’équation entre le nom propre et son référent. La théorie de la chaîne causale et démontre qu’il n’est pas aussi simple d’atteindre le bon référent à partir d’un nom :

In general our reference depends not just on what we think ourselves, but on other people in the community, the history of how the name reached one, and things like that. It is by following such a history that one gets to the reference.” (Kripke 1980, 95).

Wilding, quant à lui, n’envisage même pas son nom à travers ses propres pensées. Son calcul du référent ne dépend que du discours de sa mère qu’il n’a de cesse de répéter. Or, cette dernière ignorait une partie de l’histoire de cet enfant, surtout le moment où son nom lui a été donné. Kripke note (1980, 96) : « When the name is ‘passed from link to link’, the receiver of the name must, I think intend when he learns it to use it with the same reference as the man from

whom he heard it ». C'est précisément cette chaîne qui est rompue lorsque la mère se rend à l'orphelinat en croyant récupérer son fils en donnant le nom « Walter Wilding ».

Une fois la non coréférentialité de « Walter Wilding » avec l'enfant abandonné révélée, Walter Wilding et George Vendale (ce dernier ignore encore qu'il est le référent ciblé de ce nom) s'opposent sur la définition du référent. C'est leur réponse à la question « Qu'est-ce que le référent du nom propre ? » qui causera la désintégration de l'un des personnages et permettra à l'autre de poursuivre l'aventure.

Pour Walter Wilding, son nom est un homonyme sans tissage référentiel. Dès que Sally lui révèle qu'il n'est pas l'enfant naturel de sa mère adoptive, il se sent instantanément désintégré. Il part donc du principe que l'enfant naturel est le seul référent possible. Aussi se lance-t-il dans la vaine quête de l'enfant abandonné par sa mère adoptive. Pour lui ce référent incarne une vérité extralinguistique unique et irremplaçable qui serait le seul réceptacle possible du tissage référentiel élaboré par sa mère. Wilding illustre ainsi le point de vue de Pariente : « Aucun objet n'est en lui-même un individu, il le devient ou non en fonction du langage dans lequel on parle de lui [...] selon qu'il fait ou non l'objet d'une procédure d'individualisation ». (cité par Armengaud 2008-2009, 210). Notons que la procédure d'individualisation dont il est ici question exclut la participation du référent lui-même. C'est cette particularité de la définition du nom propre au sens transitif que Wilding ignore et qui va lui coûter la vie.

Comme nous l'avons évoqué plus tôt, Walter Wilding est un simple véhicule du discours de sa mère adoptive. En l'espace d'une dizaine de pages, il répète son histoire trois fois. L'aspect itératif de son discours rapporté est amplifié par la poursuite enthousiaste de son récit bien que Mr Bintrey le connaisse déjà et y porte bien peu d'intérêt :

'You know the story, Mr Bintrey, who but you sir! [...]. Mr Bintrey enjoyed his comical port, and said, after rolling it in his mouth: 'I know the story.' 'My late dear mother, Mr Bintrey,' pursued the wine-merchant, 'had been deceived, and had cruelly suffered.' (9).

En outre, Wilding est d'une passivité dangereuse puisqu'il ne contribue pas à la construction référentielle entre son être et son nom. Il ne s'occupe pas de l'entreprise qui porte son nom et prend immédiatement George Vendale comme associé afin qu'il gère tout à sa place. Mieux, Wilding se voit comme une occurrence d'un nom commun :

'You see, Mr Bintrey, I was not used in my childhood to that sort of individual existence which most individuals have led, more or less, in their childhood. After that time I became absorbed in my late dear mother. Having lost her, I find that I am more fit for being one of a body than one by myself one. To be that, and at the same time to do my duty to those dependent on me, and attach them to me, has a patriarchal and pleasant air about it.' (11-12).

Wilding voit son existence dans la représentation de l'autre. Il semble qu'il joue un personnage au lieu d'être quelqu'un. Sa logique se retrouve dans sa volonté de reproduire le schéma de sa propre destinée sur son entourage. Bref, Walter Wilding ne peut pas rester dans le texte parce qu'il ne contribue pas à sa construction. N'ayant pas de discours propre, la définition qu'il a de son nom est exclusivement soumise aux versions successives de son histoire que lui exposent sa mère et sa nourrice. Plutôt que d'interroger son interprétation du nom propre et de s'investir dans la construction du lien entre référent et nom propre, il se met en quête du premier Walter Wilding et meurt de chagrin, d'épuisement et surtout de sa vacuité existentielle puisqu'il se perçoit comme un homonyme sans référence.

Nom propre et référence selon George Vendale

George Vendale apprend, quant à lui, qu'il est l'enfant abandonné à la toute fin du texte. Cette nouvelle ne va pas pour autant l'ébranler. Il garde son nom d'adoption et poursuit son existence à la tête de Wilding & Co, qui lui appartient désormais doublement. En guise de *happy end*, puisque *No Thoroughfare* paraît dans le numéro spécial Noël de *Household Words*, Dickens et Collins nous offrent cette parfaite coréférentialité à la limite du conte merveilleux. Plus sérieusement, c'est surtout l'interprétation linguistique du nom propre par Vendale et sa définition du référent et de la référence qui vont assurer la pérennité de son personnage. Vendale ajoute une dimension interprétative dans le tissage du lien entre le nom propre et le référent : « 'Plainly, then, I do not see these circumstances as you see them. I do not see your position as you see it.' » (28). Ce à quoi Wilding oppose une vérité extérieure à tous les sujets, une vérité qui invalide toute interprétation du nom propre par son référent, ou même par quiconque : « 'What I think,' said Wilding, simply but stoutly holding to the bare fact, 'can no more change the truth than it can bring down the sky. The truth is that I stand possessed of what was meant for another man.' » (29).

Dès le début de l'intrigue, Vendale propose à Wilding de dépasser le descriptivisme causal. Il est impossible, en effet, que la chaîne qui lie historiquement une personne physique au nom propre qui la désigne soit intégralement connue par chaque usager de ce nom propre. En outre, le descriptivisme causal est restrictif dès lors qu'il omet la valeur cognitive (*cognitive significance*) et l'intention de l'énonciateur dans l'emploi du nom. Ainsi, « Walter Wilding », tel qu'employé par la mère, peut très bien s'entendre comme une cible manquée ou au contraire comme la désignation de l'enfant qu'elle a élevé et qui incarne pleinement l'expérience qu'elle et lui ont vécue

ensemble. Vendale met Wilding face à l'insignifiance de l'erreur commise par sa mère :

'She supposed me,' objected Wilding, shaking his head, 'to have a natural claim upon her, which I had not.'

'I must admit that,' replied his partner, 'to be true. But if she had made the discovery that you have made, six months before she died, do you think it would have cancelled the years you were together, and the tenderness that each of you conceived for the other, each on increasing knowledge of the other?' (28)

Pour lui, c'est la construction progressive du sens que l'histoire a donné à ce nom qui importe. Vendale souligne aussi le caractère insignifiant de ce référent passé, l'enfant naturel initialement nommé Walter Wilding :

'I feel far more pity for the lady and for you, because you did not stand in your supposed relations, than I can feel for the unknown man (if he ever became a man), because he was unconsciously displaced.' (29).

Chaque argument que Vendale avance vise à démontrer que le descriptivisme, de sa forme la plus simple (Mill) à sa forme la plus élaborée (Kripke) n'est rien à côté de l'interprétation, de la construction sémantique que l'énonciateur investit dans le référent qu'il vise lorsqu'il emploie un nom propre. De plus, Vendale ne croit pas en l'existence d'une vérité extra-linguistique immuable et incarnée par un référent surtout en dehors de tout contexte et de toute communication. Il illustre ainsi le principe de Frege et de Wittgenstein (que l'on trouve déjà chez Russell) de ne considérer un nom comme ayant une signification que dans le contexte d'une proposition, et non à l'état isolé. Vendale tente aussi d'expliquer à Wilding que le nom propre a un fonctionnement évolutif. Il en conclut que tout le tissage référentiel élaboré en vingt-cinq années d'existence définit Wilding et ne saurait être transféré sur un autre que lui :

'You gradually became much attached to her; she gradually became much attached to you. It was on you, personally you, as I see the case, that she conferred these worldly advantages; it was from her, personally her, that you took them.' (28).

Pour Vendale, en dehors d'une construction intersubjective, le nom propre n'a aucun sens, même pour l'enfant abandonné qui l'a initialement porté. La référence n'est pas un objet, mais un processus continu de construction qui lie le porteur du nom propre au monde autour de lui et qui fait de lui le seul référent du nom propre. A l'instar de la théorie développée dans « On Referring » (Strawson 1950), Vendale souligne le caractère définitoire de l'usage que les locuteurs font du nom propre. On retrouve enfin cette théorie de l'usage dans « The Causal Theory of Names » (Evans 1973) qui à partir de l'exemple de Madagascar, montre comment l'usage peut à terme déplacer le

nom propre d'un référent à un autre. Selon Vendale nous ne serions que des personnages, des constructions élaborées au fil de notre histoire. La construction du référent du nom propre est purement linguistique. En d'autres termes, le nom propre et les liens qu'il implique avec la personne physique sont plus forts que le porteur du nom lui-même qui finalement ne signifie rien et n'est rien en dehors de ces liens.

Conclusion

Avec *No Thoroughfare*, Dickens et Collins démontrent que la fiction littéraire contribue à faire avancer le débat sur le nom propre et la référence. Leur création nous propose d'abord une série de déviations par rapport à la nomination. La complexité de cet acte de nommer liminaire et ponctuel se révèle ici dans la longueur de son processus qui inclut un tissage référentiel élaboré exclusivement par le personnage de la mère. Par l'évacuation du personnage de Walter Wilding les auteurs nous montrent la complexité du personnage de fiction, nous rappelant qu'il doit continuellement être lui-même au travail dans l'œuvre indépendamment des autres personnages. Wilding est l'incarnation de ce que le personnage de fiction n'est pas. Son discours exclusivement rapporté et sa passivité, sa recherche de l'autre qu'il substitue à la recherche de soi sont autant de signes de son absence de discours et annoncent sa disparition dans le récit.

Est-ce le personnage qui construit le récit ou est-ce le récit qui construit le personnage ? La réponse à cette question n'est pas à chercher dans la quantité d'information connue sur un personnage. Autrement dit, la méthode de Collins n'est pas plus probante que celle de Dickens. L'essentiel réside dans le conflit entre deux interprétations du nom propre comme désignateur d'un référent unique ou comme attribut de celui qui est reconnu par son expérience et qui se reconnaît dans son expérience donc dans le tissage référentiel qui le lie à son nom et qui le lie aux autres.

No Thoroughfare nous rappelle enfin que le nom propre de personne a la particularité d'inclure son référent comme agent de l'interprétation de l'attribution de la référence. C'est cette auto-réflexivité que partage le nom propre de personne avec l'œuvre littéraire et elle confirme à quel point la création purement linguistique, le texte de fiction est un précieux laboratoire d'expérience et d'analyse au service des logico-linguistes et des philosophes.

Bibliographie

- DICKENS, Charles. Collins, Wilkie. 1990. *No Thoroughfare and other Stories*. Phoenix Mill, Alan Sutton Publishing Limited. (1-127).
- ARMENGAUD, Françoise. 2008-2009. « Nom », *Encyclopaedia Universalis, Corpus 17*. Paris, Encyclopaedia Universalis, (209-213).
- EVANS, Gareth. 1973. "The Causal Theory of Names", *Proceedings of the Aristotelian Society vol 47*, London, Methuen & Co. (187-208).
- JACQUES, Francis. 1979. *Dialogiques: recherches logiques sur le dialogue*. Paris, P.U.F.
- KRIPKE, Saul. 1980. *Naming and Necessity*. Cambridge, MA, Harvard University Press.
- RUSSELL, Bertrand. 1964. "On Denoting", *Logic and Knowledge Essays 1901-1950*. London, George Allen & Unwin ltd, (39-57).
- STRAWSON, Peter Frederick. 1950. "On Referring", *Mind*, vol. 59. Oxford, Blackwell, (320-344).
- TILLOTSON, Kathleen, ed. 1977. *The Letters of Charles Dickens, Vol. IV (1844-1846)*. Oxford, Clarendon Press.
- TILLOTSON, Kathleen, ed. 1977. *The Letters of Charles Dickens, XI (1865-1867)*. Oxford, Clarendon Press.